

## CHAPITRE PREMIER

Je flottais dans un espace sombre où tout respirait la quiétude et la tranquillité. Tous les sens aux aguets, j'entendais des bruits furtifs autour de moi.

Ce bip aigu et régulier m'agaçait un peu.

La literie sentait bon. On aurait dit que les draps venaient d'être changés et je devais avouer que c'était agréable.

La première véritable sensation que j'éprouvai, ce furent des fourmillements. D'abord au bout des doigts, puis dans la main toute entière et après quelques instants, la sensation gagna l'ensemble de mon bras. Une forte chaleur me monta alors aux joues. Elles devaient être toute rouges.

Soudain, une voix, venue de très loin, me vrilla les tympans.

– Alain ? Vous m'entendez ?

J'aurais bien aimé répondre, mais cela me demandait un effort surhumain. Pourtant, sans vraiment savoir pourquoi, je pressentais qu'il était capital de dire quelque chose.

Lorsque j'ouvris les yeux, une explosion de lumière m'obligea à les refermer immédiatement. Puis après plusieurs tentatives, je pus enfin affronter la violence de l'éclairage.

Le premier choc passé, je regardais ce qui m'entourait sans comprendre la raison de ma présence dans ces lieux. Cela ressemblait à une chambre d'hôpital. En voulant bouger, je constatai que j'avais une perfusion dans le bras.

– Alain ? Vous m'entendez ?

Il me semblait avoir déjà entendu ces mots. Soudain, je pris conscience qu'à mes côtés, il y avait une femme. Elle était assise sur une chaise près de mon lit et me tenait la main. Ses cheveux blonds et mi-longs encadraient un visage aux traits fins et réguliers. Je la trouvais très belle.

– Qui êtes-vous ?

– Je suis l'infirmière de garde. Je m'appelle Jocelyne.

– Mais qu'est ce que je fais ici ?

– Et bien vous étiez dans le coma depuis trois ans.

– Dans le coma ? depuis trois ans ?

J'eus de la difficulté à accepter l'information. Il devait s'agir d'une erreur. Au bout de plusieurs secondes, j'admis que finalement c'était concevable et cela me fit l'effet d'un véritable électrochoc.

Du coup, je me levai sur un coude et la regardai droit dans les yeux. Bon sang ! Il s'agissait de la fille présente dans mes visions !

J'aurais bien aimé discuter plus longuement avec elle, mais ma vue se troubla. À peine venais-je de reprendre vie que déjà je me sentais repartir. Je luttais de toutes mes forces pour rester conscient, je résistai, me battis puis brusquement, je fus pris d'un violent soubresaut.

Je me réveillai en sueur, le regard hagard.

– Ouf ! soupirai-je à voix haute, ce n'était qu'un rêve !

Les rayons du soleil filtraient à travers la persienne de la cabine du bateau m'indiquant que la matinée était déjà bien entamée. Je ne savais pas pourquoi j'avais eu tant de difficulté pour m'endormir. Certainement à cause du petit de Lionel et de Sandrine, né sur l'île d'Yeu, voici presque trois ans. Il m'arrivait fréquemment d'y penser et pour cause !

La grossesse de Sandrine s'était révélée problématique. La jeune femme, souvent sujette à de violents maux de tête, fut victime d'abondants saignements de nez le mois qui précéda l'accouchement. Ces hémorragies furent de plus en plus courantes à l'approche de la délivrance. Finalement, le petit atteint d'une grave dégénérescence était né difforme. Son bras droit, totalement atrophié, pendait, sans vie, le long de son torse malingre. Alors qu'il aurait déjà dû prononcer ses premières paroles, le petit grognait, tout au plus.

Les événements, bien que poignants pour Sandrine et Lionel auraient pu en rester là, mais trois autres femmes donnèrent naissance à des progénitures atteintes de difformités similaires. Extérieurement, les membres supérieurs et la tête étaient les plus touchés et les enfants accusaient un net retard mental.

Depuis cette tragédie, Jocelyne et moi prenions d'énormes précautions. De toute façon, dans ce monde ravagé par la folie des hommes qui vit l'écroulement de la civilisation<sup>1</sup>, nous n'aurions pas offert un avenir très reluisant à notre enfant.

Alors que nous pensions avoir survécu à l'onde de choc, le problème de la dégénération des nouveau-nés avait anéanti tout le monde. Sandrine et Lionel surtout. Pour eux, le coup avait été rude. Ils s'étaient battus comme des forcenés pour tenter de faire repartir un semblant de civilisation. Ils y croyaient dur comme fer et à nouveau le sort s'acharnait. L'avenir paraissait plutôt sombre pour les générations futures.

Le drame de ces naissances anormales avait créé une scission parmi le groupe de l'île. Depuis trois semaines, deux clans s'étaient formés. Ceux souhaitant rester et ceux qui mettaient ces dégénérescences sur le compte du lieu choisi et qui préféreraient partir.

Puis, il y avait trois jours de cela, le groupe s'était définitivement scindé. Une partie des survivants embarqua sur un des voiliers et quitta l'île dès que la marée leur fut favorable.

Sandrine et Lionel, leaders naturels, étaient la véritable âme de notre communauté. Même si les décisions restaient prises en comité, on attachait toujours un peu plus d'importance à leurs propos et finalement, on se ralliait souvent à leurs avis. Du moins ceux qui étaient restés.

Lionel avait donc décidé de nous envoyer en mission, Jocelyne et moi. D'une part, il fallait trouver un médecin et tenter d'installer un petit hôpital sur notre île car deux autres femmes enceintes, prises également de violents maux de tête, avaient commencé à saigner du nez. D'autre part, nous devions nous rendre en Irlande. Jocelyne y avait une amie très proche, prénommée Christelle, et elle souhaitait la retrouver. Les dernières nouvelles qu'elle avait eues de son amie remontaient à la veille de la grande catastrophe comme nous l'appelions. Depuis, plus rien. Je n'en étais pas vraiment surpris et n'avais pas voulu la peiner mais retrouver sa copine depuis tout ce temps me semblait fortement compromis. Quand bien même Christelle en aurait réchappé, puis survécu aux explosions, elle pouvait s'être déplacée et avoir quitté l'Irlande. Bref, je n'y croyais guère mais je lui avais promis que nous essaierions. Mouais !

Une des missions complémentaires qui nous avait été attribuée, était de vérifier si, précisément, ce fléau ne touchait que notre petit groupe ou si cela s'étendait à toute la population survivante. Découvrir des femmes dont les enfants avaient été conçus après la terrible catastrophe en nous en remettant au simple hasard ne serait sans doute pas une chose aisée, mais de toute façon, trouver un médecin restait notre mission prioritaire.

Encore plongé dans les affres de mon cauchemar, je marchai comme un somnambule jusqu'au coin salle de bain situé à côté de la cabine. Le reflet du miroir me retourna l'image d'un homme ayant bien changé depuis la grande catastrophe. La trentaine largement passée, j'étais plutôt grand pour ceux de ma génération. J'avais une chevelure châtain, mais maintenant quelques cheveux blancs avaient fait leur apparition. Sans être particulièrement beau, mon visage possédait des traits assez fins pour un homme. Néanmoins, en y regardant de plus près, je trouvai qu'il s'était durci.

Je montai sur le pont, rejoindre Jocelyne. En la voyant ainsi, debout face à la mer, le dos légèrement cambré et les cheveux blonds aux vents, je ressentis une immense bouffée de tendresse.

– Tout va bien ? m'enquis-je en m'approchant d'elle.

– Il va falloir accoster pour nous occuper du ravitaillement, dit-elle sans vraiment répondre à ma question. Nous avons impérativement besoin d'eau.

Le début du printemps particulièrement chaud sur l'île s'était carrément transformé en canicule depuis le mois de mai. Dès la fin de la matinée, la chaleur devenait insoutenable et cela, jusqu'aux dernières lueurs du soleil. La récolte de blé et de fruits s'en était durement ressentie. Aussi, pour ne pas pénaliser le groupe en emportant de la nourriture, nous avions convenu de ravitailler en route.

– On a déjà contourné la pointe de la Bretagne ?

– Non, pas encore. Il va falloir accoster vers Brest. Ensuite, nous reprendrons la mer plein nord en direction de la Grande-Bretagne dont nous longerons la côte ouest, puis lorsque nous serons au niveau de Milford Haven, nous filerons droit sur l'Irlande.

– OK, lui dis-je. Je vais vérifier nos sacs et nos armes.

– Et mon bisou ? me lança-t-elle, implorante.

---

<sup>1</sup> Voir *Onde de choc* – même auteur – même éditeur.

Je l'embrassai de bon cœur.

Quand j'étais sur l'île, avec le groupe, je m'y sentais en sécurité. Néanmoins, cette vie trop paisible me pesait et je ne ratais pas une seule occasion de partir à l'aventure. Certes les dangers étaient nombreux, encore que les meutes de chiens errants avaient quasiment disparues, mais je préférais cela au train-train de la vie en groupe. Contre toute attente, Jocelyne rejoignait totalement mon avis. Du coup, nous partions systématiquement tous les deux pour les missions que nous confiait Lionel, au courant de nos désirs d'indépendance.

Jocelyne et moi, bien moins naïfs que par le passé, avions bien changé. Depuis trois ans, la vie ne nous avait pas épargnés et même si j'aimais toujours aussi peu les armes à feu, je n'hésitais plus à m'en servir quand le besoin s'en faisait sentir.

Dans nos sacs à dos, se trouvait tout le nécessaire du parfait survivant : une trousse pour les premiers secours, une corde de vingt-cinq mètres, une paire de jumelles, une lampe torche, un couteau de chasse, quelques vêtements et les cartes routières. J'avais même un GPS ! Certes, ce dernier ne servait pas souvent car il fallait trouver de quoi le charger, mais j'avais imaginé qu'il devait être possible de démarrer une voiture et de le brancher sur la prise de l'allume-cigare. Problème de batterie mis à part, ça devait coller !

À la ceinture, pendait une gourde pleine d'eau et pour ce qui concernait les armes, nous n'avions pas regardé à la dépense ! Un fusil de chasse calibre 12 dont j'avais scié le canon pour chacun et deux cartouchières pleines de semi magnum plus quelques-unes avec des balles. Et dans une des poches latérales de nos sacs, un pistolet automatique de 9mm agrémenté d'une dizaine de chargeurs.

Les rencontres étaient rares mais lorsqu'elles se produisaient, invariablement ça finissait en tragédie. Dès l'apparition des premiers signes de pénurie d'armes, de munitions mais également d'eau potable et de nourriture, les convoitises exacerbées par l'absence totale de force de l'ordre, étaient survenues.

Jocelyne accosta entre deux bateaux de pêche rongés par la rouille pendant que je rassemblais nos affaires.

Il restait peu de navires en parfait état. La majorité s'oxydait sous les coups de boutoir de l'océan, les attaques de l'air salin et surtout par le manque d'entretien. Certains avaient même partiellement coulé et restaient suspendus comme des pantins à leurs étraves salvatrices.

L'immense zone portuaire avait également souffert. La plupart des cargos avaient sombré, emportant avec eux, leur cargaison. Parfois, un caisson ou un container se détachait et remontait à la surface. D'ailleurs, Jocelyne en avait évité de justesse plusieurs, flottant dans le chenal et affleurant à peine la surface. Sur les quais, les grues de déchargement des énormes porte-conteneurs s'étaient effondrées dans un enchevêtrement d'acier et de câbles. Aux alentours, les bâtiments, bardés d'antennes relais, avaient été soufflés par les déflagrations et il n'en restait plus un seul debout. Le paysage de ce port dévasté ressemblait à l'apocalypse.

– Occupons-nous du ravitaillement. Il faudrait en prévoir pour une traversée de plusieurs jours, on ne sait jamais ! Il serait judicieux de se procurer des cartes de navigation également.

– Le centre ville est dans cette direction, lui indiquai-je. Allons-y !

Je connaissais suffisamment Brest pour m'y repérer assez facilement malgré les bâtiments effondrés, les monceaux de gravats ainsi que les nombreux véhicules qui rouillaient sur place, encombrant les rues. Je redécouvrais des endroits oubliés comme ces belles arcades du centre ville. C'était la première fois depuis fort longtemps que nous nous retrouvions dans une ville de cette importance. Dans ce contexte, l'impression de solitude pesait davantage encore. Seules, nos voix résonnaient lugubrement et troublaient ce silence pesant.

Nous remontions la rue principale en scrutant chaque devanture de magasin. En règle générale, elles avaient été soit pulvérisées par les explosions, soit dévastées par des survivants. Nous ne croisions pas souvent d'autres personnes mais quand cela se produisait, invariablement, c'était pour tenter de nous dérober le peu que nous possédions, dans le meilleur des cas. Grâce à nos armes, nous pouvions faire preuve de fermeté, et cela suffisait souvent à nous sortir de ces situations, mais parfois, nous devions en faire usage.

Les villes et même les villages de campagne étaient devenus de vrais coupe-gorge. Du coup, à chaque incursion dans une ville, la prudence extrême se révélait de mise.

Soudain, je crus percevoir une espèce de bourdonnement sourd. Incapable d'en définir la provenance, je m'en inquiétai :

– Etrange, ce bruit, non ?

Jocelyne aussi l'avait entendu.

– Je me demande bien ce que c'est ?

Le vrombissement s'approchait de nous.

– Mettons-nous à l'abri dans cette boutique, intimai-je à Jocelyne en la prenant par la main.

À peine eûmes-nous refermé la porte derrière nous qu'un énorme frelon vint percuter la baie vitrée du magasin.

– Mon dieu ! s'exclama Jocelyne.

Assommée pour le compte, la bestiole tomba au sol, sur le dos. Il s'agissait bel et bien d'un frelon mais d'une taille peu commune. Il mesurait quarante bons centimètres, peut-être davantage. Difficile de juger.

– Incroyable ! laissai-je échapper, à voix haute.

– Dangereux, surtout ! frissonna Jocelyne. Débarrassons-nous de cette sale bête.

– Reste-là, j'y vais ! lui répondis-je en dégainant mon canon scié. Referme derrière moi !

Je m'approchai doucement du frelon gisant à terre lorsque j'entendis une multitude de vrombissements similaires à celui qui avait précédé l'arrivée du premier. Sans réfléchir, je tirai deux fois sur la bête au sol et regagnai la boutique à la hâte.

– D'autres approchent, lui expliquai-je en rechargeant le fusil sans traîner.

Effectivement, des dizaines de frelons arrivèrent et s'abattirent sur les restes de leur congénère.

– C'est horrible ! murmura Jocelyne en se cachant la tête contre mon épaule.

Leur vrombissement était à la fois assourdissant et terrifiant. Je la pris par la taille afin de tenter de la rassurer, mais à vrai dire, je n'en menais pas large non plus ! Instinctivement, nous reculâmes au fond de la boutique.

En moins d'une minute, le frelon abattu fut entièrement déchiqueté. Puis, faute de nourriture, l'essaim reprit son envol et disparut dans le ciel, ne laissant que des restes de chitine sur le trottoir.

– Espérons qu'ils ne volent pas sur de grandes distances, sinon la traversée risque de se révéler extrêmement problématique.

– Espérons !

– Heureusement, on les entend arriver de loin. Au moins, ils ne risquent pas de nous surprendre.

– Nous n'avons pas besoin de cela, ajouta Jocelyne encore terrifiée par le spectacle auquel elle venait d'assister. Déjà je n'aimais pas les insectes ayant une taille normale, mais là...

Elle laissa sa phrase en suspens, frissonnant de nouveau.

– Je me demande s'il s'agit également d'une mutation ? Tu sais, comme pour les chiens, ajoutai-je devant sa mimique interrogative. Je pensais qu'il fallait plusieurs centaines d'années et même davantage avant que la nature ne s'adapte.

– Je n'en sais rien, mais ces bestioles me donnent vraiment la chair de poule.

Lorsque nous avons eu affaire aux chiens ou aux rats, j'étais loin d'imaginer que nous croiserions la route de prédateurs encore plus dangereux.